

Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

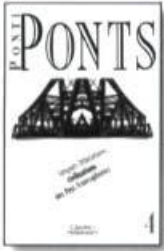
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2005). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (120), 53-53.

**PONTI/PONTS, NO 4 « ASTRES ET DÉSASTRES »**

2004, 628 p., 25 \$. (Éditions Cisalpino, Via B. Eustachi, 12-20129 Milan, Italie, courriel : cisalpino@monduzzieditore.it)



Créée en 2001, la revue italienne annuelle *Ponts* s'intéresse aux civilisations et aux littératures des pays francophones. Son quatrième numéro, paru en 2004, publie les actes d'un colloque international, « Astres et désastres », tenu à Milan du 8 au 11 juin 2004. En ouverture de dossier, János Riesz s'interroge avec sagacité sur les possibilités sémantiques du thème « astres et désastres ». Il rappelle que les deux mots constituent une expression figée et un cliché que condamne la poésie, surtout lorsqu'ils servent trop facilement la rime. Riesz trouve des exemples dans les

vers de Théodore de Banville, Hugo, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Mallarmé. Mais il ajoute que, en plus de son aspect formel dont le parallélisme est évident, l'expression produit une charge sémantique en réunissant des opposés, le monde naturel (l'astre) et le monde moral et humain (le désastre). L'écart lexical, l'antithèse sous-jacente de l'expression, enrichit particulièrement la figure qui, aux yeux de Riesz, n'est pas simplement ornementale, elle lui fournit une grille de lecture pour interpréter les relations historiques entre la France et ses colonies. On n'a qu'à penser au Roi-Soleil, par exemple, pour comprendre comment un potentat se justifie moralement et se déguise par métaphore, en prétendant apporter, comme le soleil, la lumière et l'éclairage à des mondes inférieurs, quand, en réalité, son règne colonial n'est que désastre, massacre et suprématie, c'est-à-dire, en filant le trope, ombre et ténèbres. Cette même tension informe justement, dans la section « Francophonie du Québec et du Canada », les études de Jean-Louis Trudel sur le thème de la catastrophe dans la science-fiction québécoise (notamment celui de la guerre nucléaire), d'Anna Giaufret sur *La fille de Christophe Colomb* de Réjean Ducharme, de Patrick Poirier sur Jacques Ferron, de Paola Puccini sur l'œuvre de Marco Micone et, enfin, de Benoit Doyon-Gosselin sur *L'ombre de la terre* de Rober Racine.

EXIT, NO 38

2005, 96 p., 11,50 \$. (Éditions Gaz Moutarde inc., C.P. 22 125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal, Québec, H1Y 3K8, site Internet : www.exit-poesie.com)



Les lecteurs de Michel van Schendel sont bien servis dans le trente-huitième numéro d'*Exit*, car l'écrivain y publie une suite poétique, extraite de son prochain recueil à paraître à l'Hexagone, *Mille pas dans le jardin font aussi le tour du monde*, et collabore, à la fin du numéro, à la section « Dialogue » préparée par Francis Catalano où l'on s'interroge sur le phénomène d'exil, de migration et, plus particulièrement, sur la métaphore végétale d'enracinement. N'y a-t-il par ailleurs figure plus usée que cette dernière, affirme van Schendel, sinon celle patriotique de sang qui conduit à l'idée de race? Le sens commun qui les soutient toutes deux

est « idéologique dans sa fausse évidence », dit-il en introduction de son texte. Il en va de même du déraciné, son envers, dont le sens est tout aussi fabriqué. On doit aujourd'hui, dans un contexte où les migrations sont massives, penser la racine non plus comme appartenance, ce qui relève de l'illusion et du fantasme, mais comme rhizome, c'est-à-dire comme métaphore d'un lieu complexe, inquiet et inventif. Le citoyen à part entière, selon l'écrivain essayiste et poète, ne se complaît pas dans l'affirmation de son origine et de sa natalité, mais construit plutôt un projet collectif. Même s'il s'agit sans doute d'un heureux hasard, le titre du recueil de van Schendel n'eût pu être mieux choisi pour s'intégrer à ce numéro d'*Exit*, car son jardin, moins reclus que celui de Candide de Voltaire, concilie une opposition : il y a exil dans l'enracinement, ce qui, du coup, réanime le sens convenu de la métaphore moribonde.

DIALOGIS, NO 4

automne 2004, 104 p., 10 \$. (C.P. 242, Chambly, Québec, J3L 4B3, site Internet : www.dialogis.org)

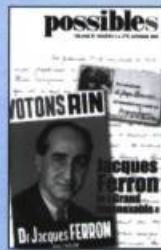


De fabrication artisanale, la revue *Dialogis* ne lésine pas sur son apparence. Le quatrième numéro est littéralement transpercé par un boulon qui retient ses deux cahiers aux formats inhabituels, l'un de création et l'autre, nommé « L'espace agora », qui est un lieu d'échanges et de débats. Il est notable que *Dialogis* innove du côté de sa confection matérielle et de son aspect visuel. Carrefour des disciplines artistiques, allant de celles de l'image à celles de l'écrit, la revue, dans sa quatrième livraison, s'est donné, surtout pour

le cahier de création, une contrainte originale : les collaborateurs conviés devaient composer avec une page trouée. C'est certes un contexte bizarre, mais qui oblige forcément à prendre conscience du support sur lequel travaille la main – ce que ne fait plus, aujourd'hui, l'écrivain moderne relié à la virtualité d'un écran. Mais, à vrai dire, peu d'écrivains participent à ce cahier, sinon les poètes DesRochers et Riopel. Dans l'ensemble de onze artistes, on retrouve une chorégraphe, un graffiteur, des vidéastes, etc. Je le mentionne, car les textes qui accompagnent les réalisations visuelles ne sont pas toujours à la hauteur de leurs intentions, tantôt démesurées, tantôt juvéniles. Reste que *Dialogis* témoigne de l'esprit d'une néogénération – je le dis dans les mots mêmes de la revue – qui, dans ce quatrième numéro encore, franchit les limites esthétiques de l'écrit en lui adjoignant les formes non arbitraires de l'image. Le texte n'arrive ainsi plus seul et autonome, tout comme le discours de « L'espace agora » – cela même s'il affiche avec ostentation une révolte peu fouillée et balbutiante, exprimée souvent dans une langue point châtiée, voire fautive (on lit, par exemple, « de bon allois ») – qui s'exerce dans la controverse, loin des consensus mortifères, aliénants et de tout repos.

POSSIBLES, VOL. 29, NOS 3-4 « JACQUES FERRON LE "GRAND INANNEXABLE" »

été-automne 2005, 278 p., 12 \$. (5070, rue de Lanaudière, Montréal, Québec, H2J 3R1, site Internet : www.possibles.cam.org)



Le numéro double été-automne 2005 de *Possibles* offre aux études ferroniennes une pièce de qualité. À sa bonne dizaine d'articles s'ajoutent des textes de Ferron, des historiettes (trois au total) ainsi qu'une conférence inédite, « La pompe et le bâton ». Le titre de la conférence adressée à de jeunes économistes en formation au HEC en 1963 s'inspire du grand maître en pataphysique, Ubu, dont on aura reconnu l'allusion à ses nobles outils, la pompe à phynances et le bâton à merdre. Un peu décousu (Ferron ramasse rarement ses idées dans une belle synthèse didactique), le discours focalise son attention

sur le seul art de synthèse, l'architecture, puisque au contraire des autres il conditionne notre milieu et interagit avec les sphères sociales et économiques. Citant le New-York de Bardamu raide à faire peur dans sa verticalité et le « cauchemar climatisé » de Miller, Ferron propose que l'expansion urbaine de la banlieue a été dessinée par le bâton jarryque pour que le ventre ubuesque des magnats du Pétrole et de l'Automobile pompe mieux l'argent des citoyens. C'est avec cette même vision des choses, polémique et hyperbolique dans sa charge caustique, que Ferron interprète les événements de la crise d'Octobre. Plusieurs articles de ce numéro, dont celui particulièrement poussé de Louis Hamelin, abordent la lecture paranoïaque ou lucide de Ferron du complot politique et de la conspiration. Trudeau et ses sbires, le « p'tit comité du 7 mai » d'avant octobre, auraient sacrifié Laporte, et manipulé à l'aide de complexes tractations, infiltrations et noyautages le FLQ, poussant les révolutionnaires à agir. Par la suite, le comité a créé un climat de terreur social « absolument disproportionné », un « grand "show" magique », c'est-à-dire les mesures de guerre, pour endiguer de façon définitive la droite nationaliste. Robert Bourassa voyait dans toute cette affaire, nous dit Hamelin, notre mystère Kennedy à nous ; Ferron, lui, une raison d'exéquer davantage le premier ministre play-boy, à tort ou à raison.